LIBÉRATION D'ALENÇON
80e ANNIVERSAIRE

1944 - 2024
ALENÇON FÊTE LA LIBÉRATION
Commémorations, événements, animations, expositions

DU 13 JUIN AU 14 AOÛT

Maison de la Vie Associative

La libération d'Alençon racontée par des Alençonnais d'aujourd'hui

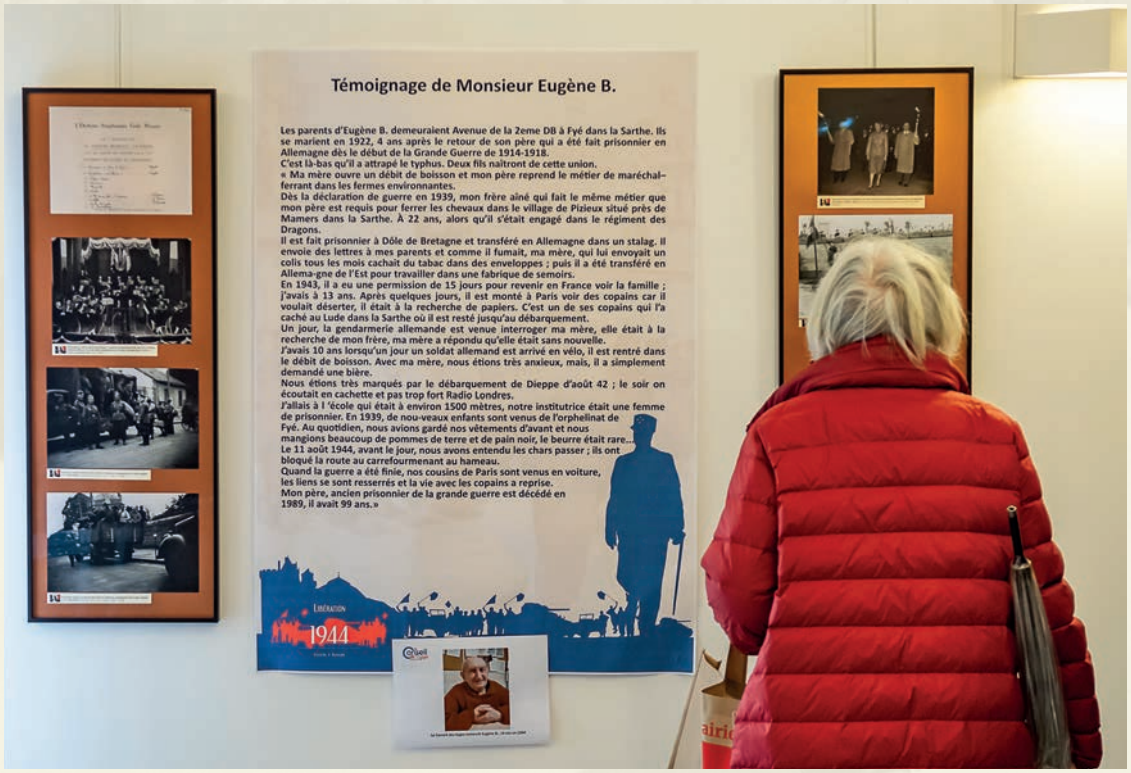


CATALOGUE DE L'EXPOSITION




PROTECTION
CONTRE LES
Bombardements Aériens
NOTE A LA POPULATION
Pour la protection des habitants contre les bombardements aériens, l'Administration Municipale fait procéder des maintenant à la construction de tranchées dans un certain nombre de points de la ville : les Promenades, le Champ de Foire, le Terrain des Tramways, l'Hippodrome, le Champ du Roi, la Place de la Ferraille, le Boulevard Duchamp, Rue des Tisons 82, etc.
Mais elle demande instamment à la Population de construire sans délai des tranchées dans les cours et jardins de leurs maisons, et ce, pour la protection des habitants de ces maisons et de leurs voisins.
Pour tous conseils et en cas de difficultés, s'adresser à la Mairie, service de la Voirie.
Charles CHESNEAUX.
CARTE DES LIEUX D'OCCUPATION
Témoignage de Madame Anne-Marie F.


Souscription publique
Témoignage de Madame Germaine G.
Germaine vivait à la Ferrière-Bochard entre Saint-Denis-sur-Sarthon et Saint-Céneri-le-Gérei, au lieu dit la Merlière.
Lors de la bataille aérienne le 06 Août, un pilote allemand a été abattu au bois de la Garenne.
Peu de temps avant la libération, ont été fusillé un avocat et sa femme, Mr Gosse, dont le fils était un résistant. Suite à une visite chez ses parents, la gestapo les a pris en en filature et les a arrêtés place de Lancrelpuis exécutés.
Les allemands vivaient dans l'hôtel de la Faiencerie à Saint-Denis-sur-Sarthon, hôtel réquisitionné. Les allemands sont partis au matin du 11 Août direction la forêt d'Ecouves.
La veille ou avant veille, les allemands ont fusillé les résistants Maurice Mallet et Adrien Moinet, cachés à Courtomicke (sur le secteur de Champfrémont) sur dénonciation par Bernard Jardin, lui même fusillé à Alençon par la résistance le17 Août 1944.
Dans la nuit du 10 au 11 Août , il y a eu des bombardements sur le secteur de la Ferrière-Bochard, dont certains obus sont tombés sur la maison de ses parents, sans causer de dégâts.
Les Allemands avaient mis des canons aux 4 coins du carrefour (entre la ferrière et saint pierre des nids) entre la D1 et la D350. Les américains sont passés à ce carrefour le 11 août dans l'après midi en provenance de Saint-Céneri-le-Gérei direction Saint-Denis-Sur-Sarthon. Sur une des Jeeps, il y avait une tête d'un soldat allemand.
Les soldats ont donné des chewing-gums (que les enfants ne savaient pas manger) et des caramels, des chocolats, et des cigarettes aux adultes.
Il y a eu beaucoup de règlements de comptes une fois les Américains partis, de nombreux petits cercueils furent envoyés aux collaborateurs.
1944


Témoignage de Monsieur Eugène B.
Les parents d'Eugène B. demeuraient Avenue de la 2eme DB à Fyé dans la Sarthe. Ils se marient en 1922, 4 ans après le retour de son père qui a été fait prisonnier en Allemagne dès le début de la Grande Guerre de 1914-1918.
C'est là-bas qu'il a attrapé le typhus. Deux fils naîtront de cette union.
« Ma mère ouvre un débit de boisson et mon père reprend le métier de maréchal-ferrant dans les fermes environnantes.
Dès la déclaration de guerre en 1939, mon frère aîné qui fait le même métier que mon père est requis pour ferrer les chevaux dans le village de Pizieux situé près de Mamers dans la Sarthe. À 22 ans, alors qu'il s'était engagé dans le régiment des Dragons.
Il est fait prisonnier à Dôle de Bretagne et transféré en Allemagne dans un stalag. Il envoie des lettres à mes parents et comme il fumait, ma mère, qui lui envoyait un colis tous les mois cachait du tabac dans des enveloppes ; puis il a été transféré en Allema-gne de l'Est pour travailler dans une fabrique de semoirs.
En 1943, il a eu une permission de 15 jours pour revenir en France voir la famille ; j'avais à 13 ans. Après quelques jours, il est monté à Paris voir des copains car il voulait déserter, il était à la recherche de papiers. C'est un de ses copains qui l'a caché au Lude dans la Sarthe où il est resté jusqu'au débarquement.
Un jour, la gendarmerie allemande est venue interroger ma mère, elle était à la recherche de mon frère, ma mère a répondu qu'elle était sans nouvelle.
J'avais 10 ans lorsqu'un jour un soldat allemand est arrivé en vélo, il est rentré dans le débit de boisson. Avec ma mère, nous étions très anxieux, mais, il a simplement demandé une bière.
Nous étions très marqués par le débarquement de Dieppe d'août 42 ; le soir on écoutait en cachette et pas trop fort Radio Londres.
J'allais à l 'école qui était à environ 1500 mètres, notre institutrice était une femme de prisonnier. En 1939, de nou-veaux enfants sont venus de l'orphelinat de Fyé. Au quotidien, nous avions gardé nos vêtements d'avant et nous mangions beaucoup de pommes de terre et de pain noir, le beurre était rare...
Le 11 août 1944, avant le jour, nous avons entendu les chars passer ; ils ont bloqué la route au carrefourmenant au hameau.
Quand la guerre a été finie, nos cousins de Paris sont venus en voiture, les liens se sont resserrés et la vie avec les copains a reprise.
Mon père, ancien prisonnier de la grande guerre est décédé en 1989, il avait 99 ans.»
1944

ÉDITO

Cet été, la ville d'Alençon a célébré un événement historique majeur : le 80e anniversaire de sa libération par les forces françaises de la 2e Division Blindée, sous le commandement du général Leclerc. Libérée le 12 août 1944 après quatre années d'occupation, Alençon a été la première préfecture française libérée uniquement par l'armée française métropolitaine à retrouver sa liberté, marquant ainsi un tournant décisif dans l'avancée vers Paris.

Pour commémorer cette libération, la Ville d'Alençon a proposé une série de festivités du 8 au 12 août, accessibles à tous comme des expositions, un Escape Game ou encore des visites guidées sur les chemins de la libération. Ces événements ont permis aux Alençonnais et aux visiteurs de revivre ce moment crucial de l'Histoire.

Dans le cadre de ces célébrations, le Conseil des Sages s'est vu confier une mission particulière : recueillir et transmettre les souvenirs des habitants qui ont vécu la libération que vous retrouverez dans ce livret. Grâce à leurs témoignages, une exposition à la Maison de la Vie Associative, permettant de découvrir des récits personnels, des objets et des documents d'époque. Cette initiative reflète la volonté de la Ville de transmettre la mémoire de cet événement aux générations futures, non seulement à travers les faits historiques, mais surtout à travers la parole vivante de ceux qui l'ont vécue.

Joaquim PUEYO
Maire d'Alençon, Président de la Communauté Urbaine, Conseiller départemental de l'Orne, Ancien Député de l'Orne

Du 13 juin au 14 août, une exposition exceptionnelle s'est tenue à la Maison de la Vie Associative d'Alençon, retraçant la Libération de la ville le 12 août 1944 à travers les yeux de celles et ceux qui l'ont vécue. Portée par le Conseil des Sages, cette exposition est le fruit d'un travail minutieux de collecte de témoignages auprès des habitants, en particulier ceux qui étaient enfants au moment des événements et qui n'habitaient pas forcément Alençon. Les membres du Conseil des Sages ont réuni 25 témoignages de personnes âgées aujourd'hui, mais qui avaient entre 6 et 13 ans à l'époque.

L'objectif de cette exposition était moins de retracer les faits militaires que de transmettre la parole et les souvenirs de ceux qui ont vécu le quotidien de l'occupation et de la libération. Au-delà des photos, vidéos, objets et documents d'époque, ce sont les récits intimes des Alençonnais qui donnent toute sa profondeur à cette initiative. Les souvenirs de ces enfants d'alors révèlent la dureté de l'occupation, l'espoir du changement et les émotions liées à la libération d'Alençon.

Ce projet, confié en janvier 2024 au Conseil des Sages par la Ville d'Alençon, a permis de valoriser une mémoire vivante et émotive, transmise aux générations actuelles.

Sylvaine MARIE
Maire-adjointe en charge de la Démocratie participative et de la Tranquillité publique

Témoignage de Madame Jeanne C.

Madame Jeanne C. est née le 6 mars 1931 à Longny-au-Perche (Orne).

La mère de Jeanne C. étant décédée en 1933, alors qu'elle avait seulement deux ans, elle a été placée en famille d'accueil dans la région du Perche.
À l'âge de 12 ans, elle a été accueillie chez une nourrice route du Mans à Alençon (61).
Les bombardements lui faisaient tellement peur qu'elle se cachait partout, sous les meubles ; pour cela, sa nourrice d'accueil a dû la faire soigner.

Malgré l'occupation allemande, Madame Jeanne C. a fait sa première communion ; à cette occasion, un bon repas a été préparé par sa mère nourrice, et ce, bien que son mari fût encore à la guerre.

Le fils de la mère nourrice étant installé sur une ferme à Champfleur (72), cette dernière, accompagnée de sa protégée, y est allée se cacher lorsque le conflit s'est durci. Un notaire d'Alençon y était également réfugié. Les Allemands accompagnaient le fermier pour sortir les animaux.

Le jour de la libération d'Alençon, toutes les personnes habitant la ferme ont dû sortir ; elles ont été alignées, en bordure de la forêt de Perseigne, laissant supposer qu'elles allaient être exécutées. Puis, un homme est arrivé en pétrolette, et a discuté avec celui qui leur avait ordonné de s'aligner. Tous furent alors libérés ; ils rentrèrent chez eux, sans faire de fête.
Madame Jeanne C. est donc revenue dans la maison de ses parents nourriciers, à Alençon.
Les services de la Préfecture l'ont placée comme bonne à tout faire, chez la famille Parent, habitant le Pont Neuf à Alençon, où, en contrepartie de son travail, elle a été nourrie et logée pendant un an.

Compte tenu de son état de santé, elle a ensuite été en longue maladie ; elle a néanmoins fait des petits boulots jusqu'en 1956, année de son mariage avec Claude. Le couple a eu sept enfants, dont un mort-né, suite à un accident de cocotte-minute. Le mari, faisant partie d'une fratrie de dix enfants, n'a jamais été scolarisé, car il devait garder les plus jeunes.
Après leur mariage, Madame Jeanne C. et Claude ont hérité d'une ferme de 6 hectares, dans le Perche, sur laquelle ils ont vécu jusqu'en 1992, année de leur arrivée sur Alençon.
Outre ses activités à la ferme (trop petite pour subvenir aux besoins de la famille) et l'éducation de ses enfants, Madame Jeanne C. effectuait des heures de ménage pour le compte de l'ADMR. La vie était assez dure financièrement, mais la famille se débrouillait, elle se nourrissait principalement avec les produits de son élevage (volailles, un porc tué chaque année) et la culture de leurs légumes, leurs conserves.
Quand les enfants sont devenus autonomes, le couple a pu organiser quelques petites fêtes, notamment leurs 50 et 60 ans de mariage.
Les parents nourriciers de Madame Jeanne C. lui ayant offert, depuis longtemps, un Louis d'Or, elle a pu le faire transformer en bague.
Madame Jeanne C. est une personne fort agréable et accueillante ; elle a conservé une très bonne mémoire, ce qui semble l'avoir marquée le plus, c'est la façon dont elle était habillée (par la Préfecture) : blouses, robes, galoches, sabots, pieds nus, pas de chaussettes.
Elle sortait très peu, car elle se sentait repérée : « c'est une enfant de l'Assistance Publique ».

Témoignage de Madame Eugène B.

Les parents d'Eugène B. demeuraient Avenue de la 2e DB à Fyé dans la Sarthe.

Ils se marient en 1922, 4 ans après le retour de son père qui a été fait prisonnier en Allemagne dès le début de la Grande Guerre de 1914-1918. C'est là-bas qu'il a attrapé le typhus. Deux fils naîtront de cette union.

«Ma mère ouvre un débit de boisson et mon père reprend le métier de maréchal–ferrant dans les fermes environnantes.

Dès la déclaration de guerre en 1939, mon frère aîné qui fait le même métier que mon père est requis pour ferrer les chevaux dans le village de Pizieux, situé près de Mamers, dans la Sarthe. À 22 ans, alors qu'il s'était engagé dans le régiment des Dragons, il est fait prisonnier à Dol-de-Bretagne et transféré en Allemagne dans un stalag. Il envoie des lettres à mes parents et comme il fumait, ma mère, qui lui envoyait un colis tous les mois, cachait du tabac dans des enveloppes ; puis il a été transféré en Allemagne de l'Est pour travailler dans une fabrique de semoirs.
En 1943, il a eu une permission de 15 jours pour revenir en France voir la famille ; j'avais 13 ans. Après quelques jours, il est monté à Paris voir des copains car il voulait déserter, il était à la recherche de papiers. C'est un de ses copains qui l'a caché au Lude dans la Sarthe où il est resté jusqu'au débarquement.
Un jour, la gendarmerie allemande est venue interroger ma mère, elle était à la recherche de mon frère, ma mère a répondu qu'elle était sans nouvelle.
J'avais 10 ans lorsqu'un jour un soldat allemand est arrivé en vélo, il est rentré dans le débit de boisson. Avec ma mère, nous étions très anxieux, mais il a simplement demandé une bière.

Nous étions très marqués par le débarquement de Dieppe d'août 42 ; le soir on écoutait en cachette et pas trop fort Radio Londres.
J'allais à l'école qui était à environ 1500 mètres, notre institutrice était une femme de prisonnier. En 1939, de nouveaux enfants sont venus de l'orphelinat de Fyé. Au quotidien, nous avions gardé nos vêtements d'avant et nous mangions beaucoup de pommes de terre et de pain noir, le beurre était rare...
Le 11 août 1944, avant le jour, nous avons entendu les chars passer ; ils ont bloqué la route au carrefour menant au hameau.
Quand la guerre a été finie, nos cousins de Paris sont venus en voiture, les liens se sont resserrés et la vie avec les copains a repris.
Mon père, ancien prisonnier de la Grande Guerre est décédé en 1989, il avait 99 ans.»



Témoignage de Monsieur Guy C.

Né en 1931, Guy vivait avec ses parents et son frère à Alençon, rue Candie. Mécanicien de métier, son père possédait un garage.

C'est en 1940, que son père, né en 1907, devient militaire et se fait embaucher dans une usine de mécanique située à Imphy dans la Nièvre. Il rentre à vélo à Lonrai pour voir sa mère et revient à Alençon après la libération de la ville en août 1944.
Suite au départ du papa, Guy et son frère partent avec leur maman chez leur grand-mère paternelle à Lonrai, situé dans l'Orne à 5 kilomètres d'Alençon, où ils restent environ 8 mois. La famille prend le train pour rentrer au domicile familial, rue Candie, sans se douter que la gare d'Alençon sera bombardée le lendemain.

Rentrée chez elle avec ses 2 enfants, la maman de Guy, couturière, effectue des travaux de couture pour des femmes d'anciens clients du garage. La famille, comme beaucoup se débrouille auprès de cultivateurs pour ne pas trop manquer de nourriture (beurre, légumes, la viande est rare).

S'il y a eu des privations, le quotidien à Alençon n'est pas si difficile, en dehors des lieux bombardés par les Américains. Il a fallu s'adapter à l'environnement, notamment aux bombardements. Les Allemands n'étaient pas violents avec les habitants.

« J'allais à l'école, nous avions des jeux comme tous les jeunes garçons dans la cour : billes, osselets, gendarmes et voleurs ».

Devenu adulte, Monsieur C. a repris l'activité de garagiste à Alençon jusqu'en 2014.



Témoignage de Madame Marie-Madeleine P.

Née le 5 août 1938, ses parents demeuraient rue de Strasbourg à Alençon.

En 1940, très rapidement après la déclaration de guerre, son papa devient prisonnier et part en Allemagne pour n'en revenir qu'après la libération en 1944.

La situation familiale devient très compliquée : sa maman, brodeuse, doit travailler et c'est avec une grande tristesse que la petite Marie-Madeleine, qui n'a que 2 ans, est placée dans une famille habitant Fyé, commune au nord d'Alençon, située à une dizaine de kilomètres dans la Sarthe.

C'est à vélo que la maman se rend à Fyé pour voir sa fille, lui apportant des bonbons et des jouets. Hélas, ces présents sont répartis entre tous les enfants de la famille d'accueil, ce qui rend Marie-Madeleine très triste.

Puis, l'âge de l'école atteint, Marie-Madeleine part le matin à pied avec des camarades et ne rentre dans la famille d'accueil que le soir ; elle garde un bon souvenir de ces heures passées avec des maîtres attentifs, les repas à la cantine et les bonbons distribués par les soldats allemands logés dans la commune.

Marie-Madeleine a 2 ans à peine lors du départ en Allemagne de son papa. Elle ne le reconnait pas quand il se présente à l'école, dès sa libération pour embrasser sa fille, qui a maintenant 6 ans.

Il faudra attendre 1946 pour que Marie-Madeleine retrouve sa maman et son frère dans le logement familial, rue du Château à Alençon.

Témoignage de Madame Anne-Marie R.

Avec ses parents, son frère et sa petite soeur, Anne-Marie habite rue de l'Écusson.

Son papa handicapé, artisan cordonnier bottier de métier travaille dans son petit atelier.

La guerre venue, compte tenu de son handicap, il est alloué à la surveillance de la gare d'Alençon. En dehors de son travail, il continue de réparer les chaussures, principalement pour des soldats allemands, soit à domicile, soit à la caserne.

Anne-Marie se souvient qu'un jeune soldat allemand qui aidait son papa à l'atelier s'était pris d'affection pour elle. Il est parti au front et n'est jamais revenu. Elle avait 3 ans.

Les bombardements s'intensifiant, la famille part en taxi pour la commune de Saint-Rigomer-les-Bois, dans la fermette des grands-parents. Elle se souvient de la traction avec les matelas sur le toit et d'une voiture à cheval avec les affaires nécessaires à la vie courante. La vie s'organise dans cet espace de deux chambres et une cuisine, la petite soeur dort dans une malle installée sur deux chaises. La maman s'occupe du quotidien et part à vélo pour Alençon pour livrer le travail du papa qui répare toujours des chaussures dans un petit atelier qu'il a aménagé.

« Dans le champ proche, une tranchée avait été creusée derrière une haie où nous allions, tous ensemble, avec les voisins, nous cacher quand il y avait les alarmes, on pouvait mettre neuf personnes. Lorsque nous n'avions pas le temps, nous nous cachions sous une grosse poutre dans la cuisine. Parfois, lors des bombardements, nous apercevions des avions et du feu dans le ciel. »

À la libération, les chars circulent, allant vers la forêt, des jeunes filles avec des fleurs dans les cheveux expriment leur joie. Rentrée à Alençon, la famille retrouve sa maison en bon état rue de l'Écusson, seuls quelques trous dans les étages.
L'avenue Wilson est détruite, les chars américains circulent cours Clemenceau, les soldats américains nous jettent les chewing-gums et des bonbons...

Témoignage de Madame Germaine G.

Germaine vivait à La Ferrière-Bochard entre Saint-Denis-sur-Sarthon et Saint-Céneri-le-Gérei, au lieu dit la Merière.

Lors de la bataille aérienne le 6 août, un pilote allemand a été abattu au bois de la Garenne. Peu de temps avant la libération, ont été fusillés un avocat et sa femme, Me Gosse, dont le fils était un résistant. Suite à une visite chez ses parents, la Gestapo les a pris en filature et les a arrêtés place de Lancrel puis exécutés.

Les Allemands vivaient dans l'Hôtel de la Faïencerie à Saint-Denis-sur-Sarthon, hôtel réquisitionné. Les Allemands sont partis au matin du 11 août direction la forêt d'Écouves.

La veille ou avant-veille, les Allemands ont fusillé les résistants Maurice Mallet et Adrien Moinet, cachés à Courtemiche (sur le secteur de Champfrémont) sur dénonciation par Bernard Jardin, lui même fusillé à Alençon par la résistance le 17 août 1944.

Dans la nuit du 10 au 11 août, il y a eu des bombardements sur le secteur de La Ferrière-Bochard, dont certains obus sont tombés sur la maison de ses parents, sans causer de dégâts. Les Allemands avaient mis des canons aux quatre coins du carrefour (entre La Ferrière et Saint-Pierre-des-Nids) entre la D1 et la D350. Les Américains sont passés à ce carrefour le 11 août dans l'après-midi en provenance de Saint-Céneri-le-Gérei direction Saint-Denis-Sur-Sarthon. Sur une des Jeeps, il y avait la tête d'un soldat allemand.

Les soldats ont donné des chewing-gums (que les enfants ne savaient pas manger) et des caramels, des chocolats et des cigarettes aux adultes.

Il y a eu beaucoup de règlements de comptes une fois les Américains partis, de nombreux petits cercueils furent envoyés aux collaborateurs.

Témoignage de Madame Jeannine F.

Elle avait 15 ans quand la ville d'Alençon fut libérée.

En 1940, avec ses parents et ses deux soeurs, elle a quitté la Bretagne, car la guerre y était trop rude. Dans un premier temps, ils ont habité à Condé-sur-Sarthe, avec les grands-parents, dans leur ferme.

La famille écoutait toujours la radio pour suivre l'évolution de la guerre. Quand elle avait trop peur, elle se cachait dans le tas de foin, dans la grange.

Son père ne travaillait pas, c'étaient les grands-parents qui faisaient les courses et qui nourrissaient la famille.

Madame Jeannine F. allait à l'école, mais accompagnée de ses parents. Elle ne jouait pas dehors, car elle avait vu ses petits amis se faire tuer sur le trottoir, près de la maison de ses grands-parents.

Elle avait peur des Allemands quand ils venaient quêter de la nourriture chez ses grands-parents. Elle a été atteinte de mutisme pendant un mois et a dû faire de la rééducation pour récupérer la parole.

Quand la famille a appris que la ville d'Alençon était libérée, elle a fait un grand festin. Tout le village était en fête, c'était le bonheur retrouvé.

À l'âge de 19 ans, Madame Jeannine F. s'est mariée, elle a eu cinq enfants. Elle a été salariée au magasin Prisunic, puis a été couturière chez Romet, à Alençon.



Témoignage de Madame Micheline P.

En 1939, elle habitait à Putanges (61), son père y était responsable électricien pour le compte de la Société de Distribution de l'Ouest (SDO) ; malgré son métier, il était réquisitionné, mobilisé sur place.

À partir de la classe de 6e, elle était pensionnaire à Argentan. Début juin 1944, la Ville a été rasée, les enfants ayant été renvoyés chez leurs parents, la veille de l'opération.
Son papa ne voulant pas qu'elle soit déscolarisée, elle est arrivée, début octobre 1944, au Collège Moderne et Technique à Alençon, où elle était interne. Elle y a beaucoup souffert du froid, il n'y avait pas de chauffage. Elle rentrait chez ses parents seulement pour les vacances scolaires.

La libération de Putanges fut difficile. Toute la famille a vécu pendant huit jours dans la cave. Les nuits étaient épouvantables, surtout celle du 15 août 1944, à tel point que tous récitaient le « Je vous salue Marie ». Plusieurs autres personnes, même un Allemand, sont venues se réfugier dans cette cave. Putanges a été libéré le 18 août 1944. La ville a été très ravagée par des obus, le pont de Putanges a « sauté ».

Les Allemands leur faisaient très peur, ils venaient souvent les embêter. Pour les entendre arriver, ses frères avaient pris des chiens.

Lorsque Madame Micheline P. était à l'internat, sa mère lui envoyait des tickets pour acheter du pain « jaune » (maïs, pas très bon). Elle n'y a pas manqué de nourriture, le dortoir était immense, sans eau, ni chauffage ; il y avait seulement un poêle dans la salle d'études. L'eau manquait, elle ne pouvait être propre et a même attrapé des poux.
Pendant sa scolarisation, elle avait le droit de sortir le mercredi, elle se promenait notamment dans le quartier de Courteille où elle a pu constater beaucoup de dégâts, et moins dans le centre-ville.

À la Renaissance et au Grand Cerf, elle a rencontré des Américains et bien d'autres...

Madame Micheline P. est l'aînée de cinq enfants, lesquels ont tous suivi des études. Elle a obtenu son certificat complémentaire en 5e, mais a raté son brevet ; elle a donc fait une année supplémentaire, en études commerciales.
Elle voulait être institutrice, mais ne possédait pas le diplôme correspondant ; grâce à l'aide d'une amie, elle a toutefois réussi à exercer cette profession à La Ferrière-aux-Étangs, mais seulement pendant deux années.
Ensuite, elle a été caissière chez Tremblin Desnoyers à Alençon.

En 1951, elle s'est mariée avec Rémi, chef comptable à l'imprimerie Alençonnaise. Le couple a eu cinq enfants, dont un handicapé moteur.
Madame Micheline P. s'est investie dans plusieurs associations d'handicapés : dans les départements de l'Orne, de la Sarthe et d'Indre et Loir.
Le couple a créé un établissement à La Fresnaye-sur-Chédouet (72) et un autre à La Ferrière-aux-Étangs (61) pour « grands » handicapés moteurs cérébraux.
Il a également créé, en 1978, un atelier protégé du Diamant dans une ancienne école du centre-ville d'Alençon ; Mme Micheline P. en a assuré la fonction de directrice de 1978 à 1983, année de sa fermeture.
Ensuite, elle a été salariée, à mi-temps, à la Fédération des Conseils de Parents d'Élèves (FCPE) pendant un an.
Enfin, elle a créé le Conseil Départemental des Associations Familiales Laïques, lequel gère tout ce qui correspond aux problèmes auxquels les familles peuvent être confrontées.

Témoignage de Monsieur Georges C.

Dans ma mémoire d'enfant de l'époque, il ne reste que des flashs, scènes brusques et soudaines :

- Un éclair en pleine nuit à 500 mètres devant notre maison, c'était sans doute le débarquement, avec après des fusées, des tirs violents sur la voie ferrée et des explosions.
- Le lendemain, je crois, des bombes et/ou des éclats d'obus dans le champ au-dessus de chez nous : au moins 500 trous de bombes ou d'obus ; le champ en était presque labouré. Un moment, nous nous étions protégés dans une misérable tranchée creusée dans le talus d'en face qui permettait d'entrer dans le champ.
- La cheminée de la maison d'en face décapitée, Maman, alors dans la rue, reçoit des éclats sur son corps, ses joues, visage un peu saignant, moi de petits éclats dans les jambes. Mon père, dans la maison derrière la porte, pourtant protégé par une plaque de zinc, reçoit un éclat de balle ou d'obus dans le dos : il est mort avec en 1972.
- Vu la violence des combats américains contre allemands de part et d'autres de l'Orne (nous habitions sur les bords), mes parents décident de partir tard vers Mortrée dans une carriole où ils logent mon frère de 2 ans et moi-même avec le minimum de bagages : une maie (grand coffre rustique à couvercle plat, souvent monté sur pieds, dans lequel on pétrissait le pain et où, parfois, on le conservait) pour engranger quelques objets. J'ai hérité de la maie.
- Nous arrivons à Mortrée, quasiment de nuit, reçus par quelques Français qui nous réprimandent d'abord et nous poussent vers une grange où il y avait deux ou trois chevaux. Voilà notre refuge où nous sommes restés quelques jours. Dès le matin et les jours suivants, nous avons vu descendre de la forêt d'Écouves, des camions, puis des camions avec des Allemands, debouts, bras levés et des soldats américains armés derrière eux. Je me souviens avoir été impressionné par ce genre de défilé !

  Ce jour-là et les suivants, des camions américains, sur le bord de la route, lançaient aux gamins comme moi : gâteaux, chewing-gums, jus de fruits. À l'époque, j'avais réussi à en remplir aux trois quarts notre maie.

  Un régiment de soldats français, un jour s'arrête et je déguste avec eux un repas délicieux avec de la bonne viande, de la vraie. Souvenir unique pour moi. Ils m'ont même offert un demi-verre de vin, à moi, enfant de 5 ans !
- Une fois rentrés chez nous, je découvre tout près avec deux ou trois copains d'à côté, une grande quantité de balles non explosées. Nous en récupérons que nous plaçons sur une butte orientée vers la voie ferrée. Nous allumons un petit feu au pied des balles et admirons le spectacle des balles qui partent et explosent.
  C'était notre feu d'artifice !

Mémoires de Coulandon près d'Argentan

Témoignage de Madame Marie-Claire P.

Relater les souvenirs qui remontent à 1944 m'oblige à remonter dans un lointain passé de 80 ans... Ma mémoire va-t-elle être fidèle pour faire revivre ces souvenirs ?

En 1944, j'avais 9 ans. La crainte de la guerre toute proche faisait trembler mes parents. Déjà, avant que les bombardements ne se déclarent, nos parents nous faisaient lever la nuit pour nous réfugier au rez-de-chaussée entre deux portes, convaincus que nous y serions à l'abri !

Et puis bien vite, les bombardements se sont annoncés. Lorsque les sirènes retentissaient, très souvent, mon frère et moi étions juchés en haut des arbres, sur lesquels nous bâtissions nos cabanes et mon frère, pointant du doigt vers le ciel que sillonnaient les avions, me criait « regarde celui-là, il pique, il pique ! ».

Affolée, Maman nous appelait pour que nous allions nous réfugier dans une cave chez une voisine dans notre rue. Personne courageuse, très sympathique d'accueillir tout le quartier, alors qu'elle vivait une épreuve très douloureuse : son mari, directeur de la Poste d'Alençon, avait peu de jours auparavant été embarqué par la Gestapo, puis envoyé en camp de concentration d'où il n'est jamais revenu, comme tant d'autres.

Dans cette cave, les bruits des bombes qui tombaient sur la ville étaient parfaitement perçus. J'ai un souvenir très net de la peur des adultes, pliés en deux par l'angoisse qui les étreignait et tous priaient et invoquaient le ciel pour que cessent tous ces bombardements. Quelques fois, cette cave nous a servi de refuge... mais comme la guerre se prolongeait mon père a cherché un autre lieu pour nous accueillir, la ferme des Bertiaux, non loin du château de Chauvigny.

Avant de partir, nous avons endossé plusieurs vêtements superposés, car, devant faire les kilomètres à pied, il n'était pas question de se charger de valises. Nous n'avions pas de voiture alors le strict minimum emporté a été mis dans une brouette que poussait mon père.

Ma petite sœur avait droit à une poussette et nous avons tous les 7 pris la route à pied pour nous réfugier dans une étable avec des voisins de quartier. Notre lieu de résidence n'avait rien d'un hôtel 3 étoiles. Nous n'avions vraiment que la paille pour nous reposer, ni draps, ni couverture, ni oreiller. Mais nous nous sentions plus à l'abri et le bruit des bombardements sur Alençon nous parvenait à peine. Combien étions-nous de réfugiés dans cette ferme ? Peut-être une trentaine. Je ne me souviens plus non plus comment était assurée la restauration. Les adultes devaient participer à l'épluchage des légumes pour confectionner des soupes collectives. Je ne me souviens pas non plus d'avoir souffert de la faim, mais j'ai le net souvenir que durant toutes ces années de guerre, rien n'était bon.

Comme à distance d'Alençon, les bruits de bombardements ne nous parvenaient pas, certaines familles avaient décidé de retourner chez elles pour reprendre des affaires. C'est lors de ce retour qu'une bombe a frappé la maison d'une de ces familles. Terrible épreuve. La maman et une petite fille de 3 ans furent tuées et des gravats projetés sur un des enfants qui se dégagea et sauva in extremis son frère jumeau.

Cette terrible épreuve marqua tous les réfugiés de la ferme. Moi, ce fut la rougeole qui me toucha, alors nous reprîmes la route à pied pour regagner notre maison et recevoir quelques soins médicaux indispensables.



Et les bombardements reprirent. Une institutrice de Saint-François-de-Sales était venue se réfugier à la maison. Quand les sirènes retentissaient annonçant un bombardement tout proche, elle me roulait dans une couverture et, se joignant à toute la famille, me transportait dans la cave de notre voisine où nous retrouvions nos voisins affolés. La guerre semblait s'éterniser. Je me souviens d'une énorme peur, un avion allemand passant ras devant la fenêtre de ma chambre pour aller vite s'écraser tout près de Saint-François et de la gare d'Alençon. La guerre n'était pas finie, entraînant son lot de destructions et de décès. De notre maison, nous voyions, prenant la direction du cimetière, le corbillard passer transportant 8-10 cercueils.

Comme la paix ne se profilait pas et qu'Alençon offrait des ruines inquiétantes, mon père a cherché un autre lieu pour abriter sa famille à 10-15 kilomètres d'Alençon. Ce n'était pas une étable mais une masure avec dedans quelques lits très sales et une cheminée où nous pouvions faire du feu, pas vraiment pour préparer des repas, car le jeûne imposé par la guerre se prolongeait, mais au moins on pouvait faire brûler quelques bûches pour se réchauffer. Dans ce cadre, les bruits de la guerre ne nous parvenaient pas, mais nous n'étions pas tranquilles pour mon père qui prenait la route en vélo pour regagner son lieu de travail et on tremblait pour lui craignant les bombardements qui sévissaient sur la ville.

Notre quiétude aussi a été troublée par l'arrivée d'un camion d'Allemands venus s'installer face à notre maison. Pour que le camion ne soit pas repéré, car la libération semblait se préciser, ils avaient placé leur camion sous les arbres à côté de notre lieu. Ils avaient aussi remarqué que nous avions une cheminée, alors tout simplement ils venaient faire cuire leurs aliments chez nous et, à défaut de provisions, on se nourrissait des odeurs qui émanaient de leurs casseroles !!!

Et puis, la guerre semblant s'estomper, nous avons une fois de plus quitté ce havre de dite paix pour regagner notre maison. À travers les volets clos le soir, on entendait le bruit des bottes des soldats allemands qui martelaient le sol et cela nous angoissait.

Mais la fin approchait et chacun semblait un peu mieux respirer. Je n'ai pas un souvenir net de la libération, mais la sensation d'une détente générale... L'arrivée du Général Leclerc marchant dans la rue du Pont-Neuf et la joie exprimée avec les enseignants au sein de notre école où tous ensemble, heureux et détendus, nous avions arrosé ce merveilleux évènement qu'était « la guerre est finie, la paix est revenue ».



Témoignage du collectif de la Rimblière

Le thème est d'évoquer des souvenirs, des ressentis de l'époque de la libération d'août 1944 et des semaines avant ou après. Quelques uns nous mettent, tout de suite, en garde car ils craignent que leurs mémoires leur fassent défaut.

Madame Paulette Poiret-Gonin

À la Libération, moi, je n'étais pas dans l'Orne, mais j'étais dans la Sarthe. Je ne me souviens plus très bien de la Libération chez nous. Il me semble que c'était l'armée Leclerc qui nous a libérés. À ce moment là, la vie était difficile. On était en pleine campagne où il y avait peu de maisons. Nous étions à l'abri, mais bon, au débarquement, c'était quand même dur.

Il y avait des carrières plus hautes que chez nous. Les Allemands avaient réussi à monter un char sur le haut et c'était pourtant pas facile à y monter. C'était une carrière de craie et ils avaient mis leur char de façon à voir toute la plaine, voir les routes pour épier ce qui se passait et là, tous les véhicules qui circulaient avaient chaud. Les Français ont bien vu qu'ils les avaient déplacés, mais il y a eu quand même pas mal de morts, de blessés...

Il me semble que lorsque la division du Général Leclerc est passée par chez nous, on ne faisait pas trop attention auxquels passaient, du moment que ce n'était pas les Allemands. On était allé pour les voir, hein, pour les saluer. Ils nous ont dit « les enfants ne restez surtout pas là ! Rentrez vite chez vous et fermez vos portes parce que les Allemands sont en train de reprendre du terrain !» Alors là, ça faisait vilain, et puis bon, ils ont réussi à passer quand même.

Quand on était enfermé, à l'abri, on était quand même tranquille, mais, c'était difficile. À la campagne, on se sentait plus tranquille, enfin, il y avait quand même des Allemands qui se cachaient un peu partout. Il y avait toutes les fermes qui étaient solidaires et question nourriture, on s'arrangeait à ce que personne ne manque de rien. On mangeait les uns chez les autres pour partager. Il y avait une bonne entente quand même.

Monsieur André Lepinay

Moi, je travaillais pour les Allemands en forêt de Longny-au-Perche et quand on a su qu'il y avait eu le débarquement, à ce moment-là, on est rentré chez soi. Le moment du débarquement, moi, je ne l'ai pas connu, mais on l'a su après coup. Sur le moment, on n'a pas tout vu.
Les Allemands étaient au château du bois de la Lune, près d'Evreux. Nous, on travaillait pour Bernardi, un Italien qui avait monté son affaire. Il avait acheté un grand coin de forêt et il exploitait du gazogène, du bois, et il faisait surtout des fascines pour cacher les camions allemands qui voulaient se protéger. Les fascines, c'étaient des grands fagots, enchevetrés de 4 à 5 mètres de longueur qui permettaient de cacher les véhicules militaires. Les Allemands s'en servaient pour cacher leurs camions. Je travaillais pour les Allemands car je n'avais pas le choix de toute façon. On n'étaient pas trop malheureux là. Il y avait une autre usine, mais moi, je ne l'ai pas connue. On était indépendant au nombre de 69 personnes. À peu près que des jeunes. On était un peu à l'écart des combats du fait que l'on travaillait pour eux.
On n'était pas libre de nous mêmes, mais on était là. Certains pouvaient partir pour construire des blockhaus, mais je n'ai pas connu cela.

Mes parents étaient adorables mais en août 1944, ma mère a subi un nouvel électrochoc, qui l'avait retournée, car elle avait perdu son frère et son beau-frère à la guerre 14-18 et avait une peur terrible des Allemands, peur qu'elle ne pouvait pas contrôler. Cela l'a rendu malade et elle a été soignée mais malheureusement, elle a été marquée à vie.

À la libération, les Allemands quittaient la poche de Chambois comme ils le pouvaient. Je ne travaillais plus en forêt. J'ai vu à 200 mètres d'où j'habitais, arriver des Allemands qui ont couvert à peu près 2 hectares d'herbage. Le lendemain, des Américains sont arrivés dans l'après-midi et deux Allemands qui se promenaient sur la route ont été fusillés par des francs-tireurs qui étaient cachés dans un bois. L'un a été tué, l'autre blessé. Les Américains m'ont dit de ne pas rester sur le bord de la route car « tu vas avoir à faire au front ». C'est là que j'ai découvert deux officiers américains qui m'ont pris par la main et m'ont emmené sous une tente et là j'ai vu l'Allemand qui était blessé.

Un Américain a sorti son revolver et l'autre lui a dit « laisse ça tranquille ». Les Américains ont repris la route avec l'Allemand blessé et ils l'ont laissé au prêtre de la paroisse de Coulimer qui l'a soigné. Malheureusement il est décédé quelques temps après à Courgeoût. Ça ne se serait peut être pas passé comme ça si les Américains n'étaient pas arrivés. Moi, en tant que Français, je ne suis pas mal tombé auprès des Allemands qui se comportaient comme des humains. Il s'est passé bien de vilaines choses, qu'à l'époque nous ignorions. Je ne pense pas du mal des Allemands, mais je dirais que le système du moment n'était vraiment pas beau. Malheureusement, il se vit des situations similaires encore dans le monde. J'ai eu de bons contacts avec les Américains lors de la libération. Il fallait voir comment ça déferlait et ils étaient surtout donneurs de cigarettes, de chewing gums... Je ne connais pas personnellement d'Allemand ou d'Américain.

On a été informé beaucoup plus tard des évènements qui se sont déroulés, on ne souhaite pas que cela revienne. Mon père était mobilisé, alors je suis resté à la ferme car à l'époque c'était le travail qui comptait et pas les études.

À la libération, on était satisfait mais on ignorait ce qui s'était passé. J'étais très surpris, oui très surpris de l'évolution de notre département. Je suis allé plusieurs fois à Chambois et la dernière fois où je m'y suis rendu avec mon gendre, arrivés à Argentan, il n'y avait pas d'indication. Et alors, j'ai fait la remarque et on m'a répondu « nous venons de recevoir les pancartes ». Et j'ai dit « il est temps d'y penser parce qu'ici dans l'Orne on se sent un peu oublié».Chacun peut penser à sa manière, mais quant aux informations, à la communication, elles ne sont pas toujours au rendez-vous. Il faut communiquer le plus possible et il faut que l'information soit là pour témoigner aussi du passé.

Ça a été la surprise de tout le monde de découvrir tous ces camps de concentration. On a été beaucoup marqué par les personnes meurtries, handicapées, par la disparition de proches, de gens que l'on ne croisait plus dans notre village, d'apprendre que certains avaient été fusillés.
Région de Mortagne, beaucoup de familles ont été marquées dans leur chair. La dernière guerre a touché beaucoup de civils.
C'est affreux ces idéaux, ces dominations et c'est difficile à soigner !!!

Madame Renée Fouyet-Beier

Ça a pété à Mieuxcé. On a vu tout cela, les bombardements... J'ai une cousine qui a été tuée car elle a voulu se rendre dans la tranchée et un éclat d'obus lui a percé l'artère fémorale. Elle avait 20 ans. Un avion est tombé dans le champ près de chez nous et il s'est enterré. Ils ont mis du temps à l'extraire. On voyait passer des troupes, et nos familles nous protégeaient car les Allemands venaient dans la cour où ils ont tué un veau pour n'en prendre que le foie. Ils entraient aussi dans la maison mais toujours avec courtoisie.

Madame Françoise Jankowski-Rémy

Au moment du 6 juin, j'habitais en Lorraine. Mon père était alsacien et ma mère lorraine. La libération a eu lieu le 8 mai 1945 et juste après, nous sommes partis en Alsace rejoindre ma famille alsacienne que je ne connaissais pas. La gare de Strasbourg était complètement détruite. Au moment de la libération, on entendait les avions aller et venir en Allemagne. On se mettait à l'abri la nuit, car les Allemands croyaient que nous étions des réfractaires et ils envoyaient des obus. Je me rappelle de l'odeur des lampes à « gazogène » Nous n'avons subi aucune perte humaine.

Le 8 mai, jour de la libération, ma mère avait confectionné un drapeau qu'elle avait accroché au balcon de notre appartement. Elle avait aussi fait 2 tenues pour moi et ma soeur, une en Asacienne, une en Lorraine. Maintenant, si j'entends un avion, une sirène la nuit, je n'aime pas, cela me rappelle les bombardements.

Mes grands-parents habitaient au pied du camp de Struthof, camp de concentration, chambre à gaz, four... Plus tard, mes parents m'ont emmené le visiter. Gamine, je ne pensais pas qu'il y avait eu ces horreurs si près de chez mes grands-parents. Moi, j'ai des oncles qui ont été malgré eux Allemands et ils ont été obligés de combattre avec les Allemands pour aller en Russie d'où le cousin de mon père de 20 ans n'est jamais revenu. Il a été porté disparu.

Madame Suzanne Gahéry

À la Libération, j'avais 22 ans, j'étais à Linas-Montlhéry, petite banlieue de Paris.
J'avais mes enfants.

Madame Armande Teruin–Mascaras

J'habitais au centre ville d'Alençon. Je ne me souviens pas beaucoup de la Libération. Nous étions restreints pour s'alimenter. Il fallait faire la queue devant les magasins. On avait des tickets de rationnement. Je n'étais pas en danger. On descendait à la cave dès que l'on entendait les avions. J'allais à l'école malgré tout. Maman tenait un café et les Allemands y venaient et il n'y a jamais eu de problème. J'ai vu des bâtiments détruits et rien que d'en parler, j'ai froid partout.

Le jour de la Libération, je suis allée dans le centre-ville d'Alençon et j'ai vu le Général Leclerc, et à vous en parler, j'en ai des frissons. Il était bien agréable, simple, mais quel souvenir il m'a laissé !! Il n'est pas resté longtemps. On a fait la fête avec les voisins.
Je suis allée à l'école de Montsort et au collège pour passer un CAP de sténo-dactylo et un brevet commercial. J'ai été marquée d'apprendre qu'une personne d'Héloup avait perdu une jambe par une bombe.



Madame Irmgard Noirot

Mes parents étaient des immigrés polonais. Ils vivaient dans le Nord-Pas-de-Calais où je suis née à Noyelles-sous-Lens. Il n'y a pas eu de violence dans le village. Quand les Allemands sont arrivés là, ça a été dramatique. On a vu des convois de personnes évacuées des départements du nord. Je devais avoir 11 ans et je comprenais ce qui se passait. Cette période a été difficile avec toutes les privations. On couchait des réfugiés dans la cave avec nous. La gare de Lens, près de mon école, a été bombardée, car il y avait une voie de chemin de fer auprès.

Encore là, à l'été 1944. J'avais 14/15 ans et j'étais au lycée. Mes parents avaient une résidence en campagne en Picardie où nous étions lors du débarquement. Quand les soldats GI sont arrivés, nous avons vu dès le lendemain, les Allemands quitter la maison qu'ils occupaient en partie. Entre le dernier soldat allemand qui a quitté notre maison et les Américains, je me suis adaptée en parlant allemand ou anglais selon l'interlocuteur. J'étais étudiante et mon père qui était malade n'a pas participé très activement aux actions du débarquement, mais nous étions en contact avec des personnes engagées qui nous informaient de ce qui se passait.

J'ai passé le Bac tout normalement à Saint-Quentin dans l'Aisne où mes parents sont venus habiter. À Lens, j'ai poursuivi mes études dans un établissement où la directrice était très engagée et aussi très ouverte avec ses élèves. Pendant la guerre, elle recueillait des enfants évacués, qui fuyaient l'Espagne où ils étaient persécutés. Je suis arrivée en 1993 à Alençon pour me rapprocher de ma fille.

Madame Madeleine Duval

Mes parents avaient une ferme et je suis restée à la ferme, notre coin abri s'appelait la boulangerie où il y avait un lit et je ne sais plus quoi. Je n'ai pas fait d'études, j'ai quitté l'école dès 12 ans et demi avec mon malheureux certificat d'études. Comme j'étais dans le privé, j'ai dû passer les 2 certificats puis j'ai suivi des cours par correspondance. À la libération, j'étais à Évron en Mayenne, Évron qui a aussi été bombardé, puis nous sommes venus ensuite à Vingt-Hanaps. Nous n'avions pas de radio. On a appris le débarquement par voie orale (téléphone arabe). On entendait, on voyait les avions. Mon mari n'a pas voulu aller en Allemagne pour le Service du travail obligatoire (STO). Il est allé se camoufler auprès de la résistance de l'Orne.

Témoignages de remerciements du collectif

Merci d'avoir pensé à nous.
C'est bien de pouvoir parler de cette période.
Je n'ai jamais parlé de cette période à mes enfants.
C'est une belle action que vous faites.
C'est nécessaire ce que vous faites.
Merci d'avoir réveillé nos souvenirs, mais ils reviennent souvent.
Un grand merci !



Témoignages à la résidence Le Diamant

Conversation souvenirs de la libération avec : Andrée, 11 ans en 1944 et Michel, 15 ans en 1944. Ces échanges, d'une durée de 1h, ont été recueillis par Sylviane Vernus et Jean-Pierre Chevallier (membres du Conseil des sages d'Alençon) avec l'aimable concours de Anaïs (animation Le Diamant). Expression libre sur la période de la Libération en 1944 et après : « Du Mont-Saint-Michel à La Ferté-Macé ».

Michel :

La nuit du 14 juillet au Mont-Saint-Michel, il y avait des nuées de parachutes. C'était impressionnant, on en a peu parlé. J'étais à Brécey, dans la nuit on a été réveillé par les lumières. C'étaient des centaines d'hommes. Dans la nuit, on aurait pu ramasser une épingle au sol tellement il y avait des lumières. C'était terriblement impressionnant.
On n'avait jamais vu un parachute alors on était ébahi !

Dans notre région, il y avait la division allemande benzher (phonétique, ndlr) avec tous les chars. Près de là, il avait une réserve remplie de sacs de farine. Nous, on avait peur que tout cela s'enflamme. Mes parents étaient au château des loges à ce moment-là (des logis ou de Vasssy aujourd'hui, ndlr).

Pendant la guerre, on manquait de pain, comme j'étais gamin, j'ai volé un pain dans un camion. Alors un Allemand est descendu avec son fusil et m'a mis en joue. A chaque fois qu'il me voyait, il me présentait son fusil, j'étais terrorisé (émotion de Miche, ndlr).

Après ce fut la débandade, ils laissaient tout leur matériel, j'ai encore du mal à en parler. Ma mère était cuisinière dans le château (Domaine de la famille de Carnière), mes parents occupaient une maison de cette grande propriété près du bois. Les Allemands nous ont obligés à déménager rapidement et ils ont pris possession de la maison. Aussi, on est arrivé dans le château. Il faut dire que mes parents étaient pauvres car mon père avait mis ses économies dans les emprunts en actions russes. Il avait aussi acheté une ferme toute équipée, mais quand il a appris la perte de valeur des emprunts russes il était ruiné.

Andrée :

En 44, j'avais 11 ans et j'étais à la Ferté Macé, je ne me souviens plus si le 6 juin, nous étions à l'école. L'école avait été réquisitionnée et nous devions aller à l'école dans la salle des mariages de la Ferté-Macé.

Nous, on a été libérés le 20 août peu après Alençon.
Nos libérateurs, c'étaient des Américains, des Noirs américains qui arrivaient en première ligne. Cela m'a beaucoup marquée de voir ces Noirs américains avec les chars et tout le matériel. En fait, on était peu au courant du débarquement du 6 juin, parce qu'à cette période on ne parlait pas de tout ce qui se passait. Pendant la guerre, on ne parlait pas devant les enfants, pour éviter les risques de dénonciations.

Ma mère était garde-barrière, sur la ligne Domfront, Couternes... dans le champ en face de la maison, les Allemands avaient installé une batterie d'artillerie, et ils voulaient détruire le pont du côté de Briouze. On voyait les obus qui passaient au-dessus de nos têtes pour atteindre le pont. Je m'en souviens très bien.Je ne suis pas sûr qu'ils aient atteint l'objectif, mais ça n'a pas ralenti les troupes qui sont venues par un autre côté (par Argentan et Trun) !

Il y a beaucoup de choses qu'on a apprises après, en 1945. Il y avait des Résistants mais on n'analyse pas à 11 ans. Tout de même, je me souviens de cette famille juive qui avait acheté une petite maison sur la route de Bagnoles de l'Orne. Leur fille venait à l'école avec moi. Elle portait l'étoile sur son gilet. Quand elle arrivait à l'école, elle mettait son gilet à l'envers pour cacher l'étoile mais nous n'en étions pas dérangés. Et puis un jour, on ne les a plus revus. Ont-ils été dénoncés ?

Concernant la résistance, il s'agit de mon frère, il avait un copain de son âge et ce garçon disait «je suis de Paris, je suis chez ma grand-mère». Celle-ci habitait dans la rue principale de la Ferté Macé et était marchande de chaussures. Arrivé dans la région de Flers, il a été replacé à la Ferté Macé par crainte de dénonciation.

Le directeur de l'école, qui était résistant, ce que l'on a appris après, a changé son nom. Ce garçon s'appelait Pelzmann. C'était trop « choquant » ce nom, alors on l'a appelé Henry Pellant. Il n'a jamais dit qu'il était juif. Ses parents et son frère ont été déportés et après la guerre, il est reparti à Flers. J'ai appris par la suite dans la presse qu'il avait été demandé que les gens qui avaient protégé ce garçon soient élevés au rang des « Justes ».

Michel :

À Mortain, les Allemands ont quitté et repris la ville six ou sept fois. A la fin, les Américains ont pris Mortain. Ce fut terrible.

Andrée :

Dans la forêt entre Bagnoles et la Ferté-Macé, il y avait un dépôt de munitions et d'armements allemands. Aussi, les Américains ont voulu bombarder, mais c'est Bagnoles qui fut touché et cela engendra 11 morts. Le dépôt fut un peu touché mais comme ils visaient trop court Bagnoles fut particulièrement touché. En revanche à la Ferté-Macé, on n'a pas eu de destruction. Sauf un mitraillage à la gare mais ce ne fut pas important.

Michel :

Pour nous, c'était bien autre chose. Ça bombardait de tous les côtés. Si on n'a pas été tué, c'est un miracle ! À vrai dire, je ne suis pas allé beaucoup à l'école parce que pendant la guerre on vivait dans les tranchées à cause de ces bombardements. On passait notre temps dans les tranchées avec les autres gosses du pays. Souvent, on mangeait et on couchait dans la tranchée. Ces tranchées étaient creusées par les paysans du coin au long des fossés pour qu'on ne les voit pas. Si bien qu'on n'allait pas à l'école. C'est ma grand-mère qui nous élevait car ma mère travaillait énormément jusque tard le soir.

- Et après la guerre ?

Michel :

Je me suis bien débrouillé car je suis monté à Paris. Mes parents m'avait dit « tu sais quand un oiseau sort du nid, il doit aller se chercher à manger, alors pour toi c'est pareil ». J'ai eu l'occasion de faire du pain et surtout des gâteaux avec la paysanne du château qui faisait le pain, ça se faisait souvent à l'époque de faire son pain !
Au bout de 2 mois, elle m'a dit « mais tu ferais un bon boulanger ! ».
Et je suis monté sur Paris sans argent, sans un sou, avec ma valise en osier, j'ai dormi pendant 6 ou 7 jours dans la gare Montparnasse. J'ai fini par me loger dans un hôtel plein de cafards. Quelle horreur !

J'ai pris des cours au « moulin de Paris » et j'ai commencé à faire des pains sans levure. C'était précurseur ! J'ai ainsi eu une belle réussite dans la boulangerie ! J'avais ma boulangerie à Paris, à Montmartre. Tout ça sans instruction !

Andrée :

Pour ma part, j'étais à la Ferté-Macé au cours complémentaire, j'ai passé le brevet, puis le concours d'entrée à l'école Normale et je suis devenue institutrice. J'ai enseigné pendant 32 ans entre Trun et Argentan puis à Alençon dans l'école de Montsort pendant 23 ans où j'enseignais pour les élèves normaliens à l'école Normale.

Témoignages à la résidence Domitys

Ces échanges, d'une durée de 1 h, ont été recueillis par Sylviane Vernus et Jean-Pierre Chevallier (membres du comité des sages d'Alençon) avec l'aimable concours de Nathalie (animation Domitys). Expression libre sur: «la peur et les moments particuliers de vie de la période de la Libération en 1944».

Lucienne :

J'avais 15 ans et je passais mon certificat d'études le 30 mai 1944, et la libération de Livaie où je suis née, a été faite le 14 août 1944. C'est sûr que ça reste longtemps dans la mémoire, quel bonheur quand on nous a dit « Oh ! les chars, ils vont passer, on va être libéré de ces Allemands ». Les Allemands campaient dans une forêt entre Livaie et La Roche-Mabile. On vivait avec la peur au ventre bien sûr. Alors, quelle joie quand on nous a dit : les Américains vont vous libérer. On se précipitait pour voir ces chars américains, ils nous lançaient des chocolats. On a dit « Nous voilà enfin libérés ! ». J'ai vu devant mes yeux les Américains tuer, à bout portant cinq Allemands qui venaient pour se battre. Ils ont été enterrés à Livaie dans le coin d'un champ.

Que de souvenirs malheureux.
Mes parents disaient « Faut pas aller si vite au-devant des américains ! Vous ne savez pas ce qui va se passer » mais quand on est tout jeune, on ne voit pas le danger. On ne pensait qu'à une chose, voir les Américains qui venaient nous libérer...

Monique :

Je n'ai pas la mémoire des dates, mais tous les gens qui ont vécu, ont la mémoire de ça. Au moment de la libération, nos parents étant séparés, on était chez nos grands-parents dans un petit village de l'Est de la France, Rozoy-sur-Serre, entre Lens et Reims. Depuis plusieurs années, on vivait avec la peur au ventre, c'est le sentiment que je retiens de la guerre : La Peur.

La peur des avions parce qu'après c'étaient les bombardements, il fallait se cacher. Quand on partait sur les routes, il fallait se taire tout le temps. C'était une contrainte permanente et oui on vivait dans la crainte.

Lucienne :

Je me souviens, pour ne pas que filtre la lumière, le soir, je me souviens de maman qui camouflait avec des couvertures les fenêtres pour ne pas voir un trait de lumière. C'était affreux de vivre avec cette peur «les Allemands ils vont venir, ils vont peut-être nous tuer» Ils arrivaient avec leurs fusils, alors à notre âge on se disait «c'est peut-être pour nous».



Monique :

Où j'habitais dans l'Est de la France, on a vécu quelque chose de particulier : on a été libéré et réoccupé par les Allemands. Ils étaient fous de rage quand ils ont été obligés de repartir. Et là,on avait peur.

Mes grands-parents habitaient une grande maison, elle avait été réquisitionnée pour loger les Allemands. On avait deux Allemands à la maison, un SS et un officier de la Wehrmacht, c'était très différent entre eux. L'un était « peau de vache » à vrai dire. Je me souviens, on avait un petit chariot pour promener nos poupées, et quand il passait à proximité, il donnait un coup de pied dedans. L'officier de la Wehrmacht lui n'était pas comme ça. Je me souviens de lui assis près de ma grand-mère qui repassait et lui montrait des photos de ses parents et ses enfants.

Lucienne :

On ressentait une réelle agressivité des occupants allemands. Les SS étaient particulièrement agressifs. Je me souviens, j'avais un baigneur qui m'avait été offert par une tante. Devant mes yeux, ils m'ont pris le baigneur, et je ne l'ai jamais revu. Alors ce jour-là, ils m'avaient tout arraché.

Monique :

Oui, le sentiment que je retiens de cette période, c'est la peur.

Annick :

Pendant cette période-là, nous nous n'avions pas peur. Je pense qu'on était inconscient. Là où on habitait, les Allemands étaient des garçons très gentils. Comme notre voisin parlait allemand, les soldats venaient pour bavarder. On n'avait pas peur.

Dans notre bourg, la rumeur disait « les Allemands sont méchants, ils tuent les enfants », on n'y croyait pas, la plupart étaient gentils. Je n'ai pas vu de SS.

J'habitais à Blénod-lès-Pont-à-Mousson (banlieue de Pont-à-Mousson). Là, il y a eu de grandes batailles. Sur la colline de Mousson, qui prise et reprise tantôt par les Allemands, tantôt par les Américains (le général Patton). Nous, notre « plaisir » était de se mettre sous un lavoir, aussi avec des adultes, et on regardait les avions qui pilonnaient la colline de Mousson. Quelques fois, il y avait des éclats qui arrivaient, il y a eu quelques blessés, mais on était là quand même. On était fasciné par tout ça. Pont-à-Mousson a été détruite presque complètement. Notre collège a été complètement détruit et reconstruit après. On allait au collège à pied ou à vélo avec ces vélos à pneus pleins qui faisaient un bruit épouvantable.

On parlait du débarquement et bien sûr on en parlait avec impatience.
Je suis venue en Normandie en 1960.

Lucienne :

Au sujet des bombardements, je me souviens papa avait fait une tranchée pour se protéger quand les avions passeraient. Alors, pendant les bombardements, on descendait dans la tranchée. C'était fréquent et on vivait avec la peur au ventre.

Annick :

Je me souviens des avions la nuit, les Américains passaient au-dessus. Mon papa disait «surtout allez dans la cave ou bien dans l'abri», il y avait un abri mais une bombe là-dessus et c'était la fin. Là on avait peur d'autant que c'était la nuit. La nuit tout est différent.

Quand les camions des Américains passaient les jeunes s'accrochaient pour récupérer de la nourriture. Mais un jour un camion était rempli de cadavres. C'était affreux !

À la fin de la guerre, certains Allemands sont restés en France. Je me souviens d'un Bruno, il travaillait dans une ferme. Il y était tellement bien, il s'occupait des enfants, il mangeait avec eux... Il n'est jamais reparti en Allemagne. C'était un ancien prisonnier de guerre, c'est pour cela qu'il travaillait dans une ferme.

Lucienne :

Le Général Leclerc quand il est passé à Alençon, je ne l'ai qu'aperçu, mais quand on parlait du Général Leclerc, c'était notre sauveur !

Au sujet du ravitaillement alimentaire...

Lucienne :

Fallait faire avec les moyens du bord. Il n'y avait pas « à gogo » comme aujourd'hui ! À Livaie, il n'y avait qu'un commerce et je devais traverser la forêt où campaient les Allemands. On n'avait pas le choix, si on voulait manger, il fallait aller chercher le pain de six (6 livres) seule ou avec une copine. Comme c'était lourd, on plantait le pain sur un bâton.

Monique :

Le premier pain que l'on a pu prendre à la mairie, maman nous a envoyé avec la carte de rationnement. C'était du pain très lourd très foncé, mais moi j'avais faim, aussi j'en ai mangé près de la moitié. Quand je suis arrivée maman s'en est étonnée et je lui ai expliqué que j'avais faim. Alors qu'elle commençait à me rouspéter, papa dit « laisse ce n'est pas grave, elle est petite, elle a besoin de manger ». Oui, on avait faim.

Pendant les bombardements, parfois dans les prés, des vaches étaient tuées. La nouvelle se rependait et tout le monde savait qu'il fallait se précipiter chez le boucher pour faire la queue !

Jacques, Jacqueline et tous :

Le fonctionnement des tickets de rationnement dépendait de la constitution de la famille. Il y avait des cartes pour les enfants, les juniors, pour les adultes. Il y avait des tickets pour la viande, le pain. Les Allemands eux n'avaient pas besoin de tickets ! Mais les tickets ne remplaçaient pas l'argent ! Il fallait payer.

Dans la campagne, on avait un jardin avec des légumes, des poules, des lapins.
Il fallait chercher de l'herbe pour les lapins, on partait avec un sac et un couteau pour chercher le pissenlit. Et les doryphores, on les ramassait dans une boite et après on les brûlait. En fonction de la quantité de doryphores qu'on ramassait, la famille recevait quelques sous. Comme on appelait les Allemands des doryphores on ne pensait qu'à les brûler !

Et le chauffage...

Lucienne :

Pour se chauffer, on utilisait du bois. Le soir, on faisait chauffer des briques pour se réchauffer les pieds, on mettait ça dans le lit enveloppé dans du papier journal. Mais ce n'est pas le plus mauvais de mes souvenirs !

Le « recyclage » et la valorisation des restes...

Tous, en échange libre :

On faisait le beurre à la baratte, on utilisait les plumettes (le duvet) des canards, alors on se réunissait tantôt chez les uns, tantôt chez les autres, les enfants dans un petit coin racontaient des histoires et les parents plumaient les canards.
Et les parachutes ! On faisait des chemisiers, des robes. C'était un tissu fin, du nylon, très fin et léger.

On avait des chaussures avec des semelles de bois (des galoches). On ressemelait les chaussures avec des semelles de caoutchouc, des morceaux de pneus récupérés, qui atténuaient le bruit. Quand on rentrait à l'école avec nos galoches cela faisait un bruit du diable !

Après dans les années 47-48, on ne trouvait pas de tissu, alors les gens faisaient faire des costumes, des manteaux avec des couvertures. Mais c'était rêche !



Témoignage de Madame Christianne J.

Aujourd'hui, je viens vous livrer une bien triste histoire. La période que j'ai vécue en 1944, il y a bien longtemps. Je voulais faire ressortir tout cela mais ça s'est avéré très dur.

Nous habitions à Barou-en-Auge, près de Morteaux-Couliboeuf. J'avais 16 ans, c'était vers le 15 août 1944, il faisait très chaud. Ça faisait quelques jours que les avions passaient sans relâche. J'étais dehors avec mes frères et soeurs. Dans le ciel, j'ai vu des avions double fuselage lâcher des bombes. On aurait cru de grosses figues. J'ai appelé ma mère pour qu'elle vienne et elle m'a répondu : « je viens ».

Moi avec mes frères nous sommes rentrés chez les voisins en mettant à l'abri leurs 7 enfants. Comme il n'y avait pas d'eau au village, mon père est allé chercher de l'eau dans un fût. Je suis ensuite sortie de chez la voisine et là j'ai vu notre maison qui brûlait. Mon père a vu sa maison s'embraser et a souhaité nous faire entrer chez les voisins pour nous mettre à l'abri. Puis il a souhaité nous éloigner et nous avons pour cela, pris un petit chemin et dans le pré qui le longe, nous avons aperçu notre mère, assise, avec juste sa combinaison sur le dos et elle tenait dans ses bras mon frère Claude qui avait 6 mois.

Maman nous a raconté ce qui était arrivé : elle avait pris un raccourci pour aller chercher le livret de famille, il fallait passer le quartier général allemand, (il faut dire que nous étions dans la poche de Falaise, Trun, etc...) et là, les bombes incendiaires sont tombées sur le hangar du quartier général. Maman s'est trouvée gravement brûlée, et c'est un Allemand qui a pris mon frère et soulagé maman des flammes en tentant de les éteindre. Ils ont fait les premiers soins. Sans cette intervention, ma mère aurait brûlé vive avec Claude. Courage, détermination, quand elle nous a vus, elle a souhaité venir avec nous jusqu'à l'abri. Après environ 15 minutes de marche, 2 Allemands nous rattrapent, pas de casquette, nous avons pensé qu'ils étaient médecins.

Comme c'était moi l'aînée, l'un d'eux s'adresse à moi en bon français. Il souhaitait m' expliquer le pourquoi de son geste envers ma mère. J'étais anéantie, tétanisée et je ne pouvais même pas lui dire merci. Je ne me souviens pas de ce qu'il m'a dit. J'ai pris conscience qu'il y avait de bons Allemands. Il m'informe que maman a été badigeonnée de rouge et qu'elle était brûlée au 3e degré. On pense qu'elle avait eu une piqûre pour tenir le coup. Elle est partie dans une vachère sur pneu qui transportait les blessés. Quelques jours après, nous avons appris qu'elle était partie à l'arrière du combat, à l'hôpital de Bernay dans le département de l'Eure.

Quant à nous, nous sommes partis dans une maison avec de grandes pièces qui s'appelait « la Tuilerie ». Un légionnaire qui était là dans sa famille a sorti le landau, quelques bricoles et la photo de Sainte Thérèse pour trouver de la place et nous mettre à l'abri. Les avions, les obus sont toujours là, dès que nous les entendions, nous nous mettions à l'abri dans des grands fossés qui avaient été creusés pour cela.

J'emmenais avec moi, ma famille, j'avais mon petit frère que ma mère avait allaitée au lait de vache. Nous n'en manquions pas, car les vaches étaient en liberté totale et des femmes allaient les traire. Je coupais le lait avec de l'eau, mais je n'avais pas de sucre. On s'en passait donc. 7 enfants à m'occuper qui étaient âgés de 13 ans à 6 mois avec 2 ans d'écart entre chaque. Je me demande parfois comment j'ai pu faire pendant ces 4 jours.



Toujours des obus mitrailleurs qui nous gênaient dans notre sommeil. Un matin on sortait de l'abri et là jonchaient au sol des chevaux morts, tout gonflés. Personne n'a été blessé.
Le quatrième jour, les Polonais et les Canadiens sont arrivés. J'étais contente de les voir.
J'ai demandé à un Canadien si je pouvais avoir du sucre et il m'en a donné un bocal plein. Quelle joie !

Les Allemands sont toujours là et on ne peut que rester pour sauver sa peau. Puis la poche de Chambois a été prise et les Allemands défilaient les mains sur la tête. Enfin, les Américains sont arrivés et là on avait pain, chocolat, chewing-gum etc.
Le maire nous a donné une maison dans le village avec de grandes pièces, un petit jardin et une remise où je pouvais laver le linge. Le matin, je préparais le petit déjeuner pour tout le monde, puis la toilette, et je préparais le déjeuner et le dîner. On n'avait plus grand chose.

Ma sœur, Madeleine qui avait 13 ans m'a bien aidée. J'ai été malheureuse de voir que personne nous aidait, même pas le cadeau d'un demi litre de lait. Le maire n'aurait pas donné une cuillère. Juste une personne nous a donné une pile de draps. Le bureau pour les sinistrés à Falaise venait en aide, j'ai dû faire 12 kilomètres à pied aller-retour pour revenir avec une simple poêle. Les gros fermiers et autres notables n'étaient bons que pour eux. Nous avions un autre jardin avec une petite maison où nous élevions des lapins, des poules. Les obus ont tout détruit, maison, clapiers, poulaillers de fortune.

En attendant, le sort continuait à faire le malheur d'une famille, la mienne. Ma maman est décédée des suites de ses brûlures, 3 mois après son hospitalisation à Bernay. Elle avait 42 ans. Mon père l'a suivi 4 ans après. Il est mort à 46 ans d'un cancer. C'est bien triste et cela me fait pleurer d'écrire cette histoire.

Il a fallu un conseil de famille. C'est ma tante d'Écouché, la soeur de ma mère, qui avait une petite ferme qui a pris en charge 5 enfants (12 ans, 10 ans, 8 ans, 4 ans et 6 mois) en plus de sa fille. Mes frères se sont retrouvés à l'orphelinat de Giel et mes soeurs aux petits châtelets d'Alençon. Lucien est resté chez la tante. Pendant les vacances, tous se retrouvaient chez la tante. Elle a eu beaucoup de mérite et de courage pour s'occuper de nous et de répondre à tous les papiers administratifs, etc. La reconstruction fut longue. Pendant cette guerre, j'ai perdu une cousine qui a été déchiquetée par un obus et mon oncle. Cet oncle en allant porter des fleurs sur le corps sans vie d'un Canadien qu'il avait côtoyé, s'est fait tué par un Allemand qui était caché dans le clocher de l'église.

Maintenant, j'ai 92 ans, je n'ai plus que mon frère Klébert 81 ans et mon frère Claude qui avait 6 mois pendant la guerre. Claude est au Canada et nous sommes toujours en contact. J'en suis très heureuse.
J'avais reçu un papier administratif de la mairie de Bernay pour m'annoncer que ma mère était décédée pour la France.
Les frères et soeurs étaient pupilles de la nation. Mon père était aux ponts et chaussées.

Témoignage de l'Ehpad Charles Aveline

Témoignage de Mme Brigitte A.

Brigitte n'a pas connu la Libération mais ses parents qui vivaient dans le Calvados à Saint-Sylvain près de Caen lui ont beaucoup relaté les faits de guerre notamment ceux du Débarquement et la libération progressive de la Normandie.

Ses parents qui furent évacués, avec la soeur aînée de Brigitte, partirent à vélo et travaillaient de ferme en ferme et rencontraient des hébergeurs très généreux.

Ses parents qui vécurent quelques temps à Orbec, lui ont souvent parlé de la bataille de Chambois. Et après la Libération, ils y retournèrent avec leurs enfants et Brigitte se souvient très bien de ce moment car ses parents respectaient la mémoire de ces combattants, quelle que soit leur nationalité.

Témoignage de Madame T.

Madame T. vivait chez ses parents qui tenaient une ferme à Saint-Julien-sur-Sarthe. Pendant les moissons, Madame T. et ses parents entendaient beaucoup de bruit mais pensaient qu'il s'agissait des Allemands.

Finalement, c'était les Américains qui arrivaient et distribuaient des friandises surtout du chocolat et des chewing-gums.

Toute la famille a arrêté le travail et a arrosé la libération du village. *(Suivant ses souvenirs qui semblent encore très présents, ces faits se seraient déroulés la veille de la libération d'Alençon.)*

Antérieurement à ces événements, Madame T. se souvient que pendant l'épreuve du certificat d'études, il tombait une bombe de temps en temps et que la gare du Mêle-sur-Sarthe fut bombardée pendant l'occupation.

Madelaine 6 ans, Arlette 3 ans, Denise 13 ans, Agnès 11 ans
Martial 16 ans, Claude 12 ans (à l'époque)

Tous se rappellent qu'avant l'arrivée des libérateurs, un petit avion ou un planeur survolait la région. Ils se souviennent des tranchées faites par leurs parents où ils pouvaient se réfugier lors des bombardements.

L'une d'elles en particulier se remémore que son papa avait mis sa mémé sur une chaise dans la tranchée. Quand ils entendaient les mitrailleuses ils couraient tous se réfugier dedans, pendant que leur maman continuait à préparer le repas « il fallait bien manger ! ».

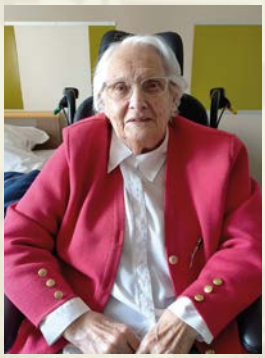
Le bruit des balles sur les gouttières a été pour certains traumatisant.
Tous se souviennent de l'arrivée des «libérateurs». Ils distribuaient des friandises et des jerrycans d'essence. Ils nous prenaient sur leurs genoux. L'une d'entre elles leur a apporté du cidre. Certains se souviennent aussi des horreurs « une copine a eu les jambes coupées ».

Claude en particulier s'est fait soigner par des Américains après avoir reçu un éclat d'obus dans la cheville. Tous se souviennent avec émotion de leurs parents heureux qui disaient « c'est la fin de la guerre ».

Remerciements

Le Conseil des Sages tient à remercier chaleureusement tous ceux qui ont permis de réaliser cette exposition : les structures d'accueil et le personnel qui ont rendu possible le temps de collecte ; la Compagnie Bleu 202, les Archives départementales, le Musée Aéro-Mémoire de Rives-d'Andaine et Monsieur Litaudon qui ont prêté des vêtements et des objets de leur collection pour cette exposition ; le Cabinet et l'ensemble des services de la Ville : Démocratie participative, Archives municipales, Vie Associative, Moyens logistiques et Communication.

Le Conseil des Sages remercie tout particulièrement l'ensemble des Alençonnaises et Alençonnais qui ont accepté de se plonger dans leurs souvenirs pour nous livrer leurs précieux témoignages : André, Andrée, Annick, Anne-Marie, Armande, Christiane, Eugène, Françoise, Georges, Germaine, Guy, Irmgard, Jacques et Jacqueline, Jeanne, Jeannine, Lucienne, Madeleine, Marie-Claire, Marie-Madeleine, Michel, Micheline, Monique, Paulette, Renée, Suzanne et Yrène.





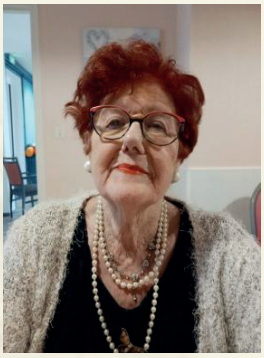




















La Ville d'Alençon remercie l'ensemble du Conseil des Sages.

le Conseil des Sages
au service de la Ville



80e Anniversaire D-Day & Bataille de Normandie

80 ans de la Libération

le Conseil des Sages au service de la Ville

Ville d'Alençon